

**Interprétation littéraire** : Georges Hyvernaud, La Peau et les os, 1949

En 1949, Georges Hyvernaud publie La peau et les os, le récit de ses années de captivité durant la seconde guerre mondiale. Mobilisé en 1939, il a en effet été fait prisonnier en 1940 et envoyé en Allemagne, en Poméranie, dans différents oflags (camps de prisonniers de guerre réservés aux officiers). Si son expérience reste moins terrible que celle des civils déportés, elle n'en reste pas moins douloureuse. La fin de la guerre ne signifie pas pour autant l'oubli et le retour à la normalité. Dans cet extrait, Georges Hyvernaud analyse les difficultés qu'il rencontre alors, l'impossible communication avec sa famille et le paradoxe de souvenirs qui tantôt s'éloignent, tantôt envahissent le présent de manière brutale. A quelles formes diverses de violence le narrateur est-il exposé ?

La résurgence des souvenirs est une première violence. Elle se produit de manière involontaire, dans une situation quotidienne (« **dans le métro** »), mais un peu paradoxale, car elle semble associer des contraires : la solitude et le nombre (« **seul dans la foule** ») ou la tranquillité et le vide (« **bien tranquille, bien vide** »). Cette mémoire est brutale, comme en témoignent les notations temporelles « **tout à coup** », « **soudain** » ou l'emploi d'un verbe comme « **surgir** ». Elle s'apparente à un retour en arrière : « **je reconnais** », « **j'ai à nouveau** », « **je redeviens** », tous ces verbes réinstallent le narrateur dans sa situation d'autrefois. Par le biais des sensations, présent et passé se confondent : G. Hyvernaud évoque l'odorat : « **cette haleine contre mon visage** », « **l'odeur de cuir et de drap de troupe** » et l'emploi du démonstratif « **cette** » cherche bien à restituer aux lecteurs cette première sensation. Puis vient le toucher, « **la main grasse sur ma chair** », « **un homme qui a froid** », avant qu'Hyvernaud ne nous donne à voir l'opposition absolue entre le dominé, au physique dégradé, « **nu** », sans vêtements, le « **ventre gonflé** », les « **jambes misérables** » et le dominant, habillé, avec sa « **veste courte** » et « **ses grosses bottes** », repu comme le suggèrent « **ses grosses fesses** » et bien sûr « **avec un bâton à la main** », dont il se sert sans aucun état d'âme : « **il tape dans le tas** », la connotation familière et l'assimilation des hommes à un « **tas** » achève de montrer la déshumanisation dont le prisonnier est victime et dont il ressent « **la honte** », voire « **l'humiliation et le désespoir** ». La violence de cette résurgence du passé est appuyée par la confusion qui s'établit alors entre les coups d'autrefois et les souvenirs eux-mêmes, au moyen de trois expressions construites selon une gradation ascendante : « **ils me tombent dessus, les souvenirs** », « **ils m'attaquent** », ils « **pèsent sur moi de leur poids atroce** ». L'issue vient du monde extérieur, qui ramène Hyvernaud dans le temps présent : confusion là encore, les verbes « **bousculer** » et « **délivrer** » sont juxtaposés.

La seconde violence est plus insidieuse : c'est l'incohérence des mondes, l'effritement des souvenirs. Devant la réalité du monde qu'Hyvernaud a retrouvé, monde qu'il incarne tout entier dans le bloc que constitue « **La Famille** », il peine à retrouver consciemment ses souvenirs : « **ils perdent de leur mordant et de leur autorité** ». La tranquillité de la vie ordinaire, son attachement à des valeurs dérisoires, dont Hyvernaud donne un exemple terriblement ironique avec « **Ginette [s'efforçant de] servir le café en prenant soin de ne pas tacher la nappe** », anéantissent littéralement le souvenir du camp de prisonniers. Le narrateur oppose deux champs lexicaux : celui de la force et de l'évidence, qui caractérise la réalité des dimanches familiaux, « **indiscutables** », « **invincibles** », « **dignité** », « **puissance sourde** », « **solidité** », et celui des souvenirs, à l'inverse marqué par l'évanescence et la fausseté : « **sans force** », « **pas l'air vrai** », « **jeu d'ombres improbables** », « **espèce de cinéma absurde** ». En découle une opposition radicale, qui isole le narrateur du monde qui l'entoure, mais semble aussi le scinder lui-même en deux parties irréconciliables : « **J'en suis sorti à présent, et une fois dehors, ça ne colle plus au reste, ça ne se raccorde plus** ». La comparaison qu'il fait de cette réalité avec « **le petit berger de bronze sur son napperon de dentelle** » est intéressante à plusieurs égards : le bronze connote la solidité que cette réalité semble avoir face à ses souvenirs,



mais le choix d'un bibelot insignifiant, image d'une bourgeoisie soucieuse d'une apparence bien propre, montre aussi que cette « réalité » est elle-même trafiquée : cette statuette de « **petit berger** » sur de « **la dentelle** » n'a rien à voir avec le monde réel. La Famille vit dans un monde qu'elle se construit, version édulcorée et bien-pensante de la réalité des choses.

Dès lors, on comprend mieux la troisième violence à laquelle Hyvernaud est confronté : il ne s'agit pas seulement de taire ce qu'il a vécu, mais de le déguiser, de le transformer en un récit capable de s'intégrer dans le monde de la « **Famille** ». L'emploi de l'article défini et de la majuscule met en évidence la toute-puissance de cette entité : l'expression intervient cinq fois dans le passage, tandis que sans majuscule, le terme est encore repris trois fois. Elle s'apparente (encore ?) à une prison, le narrateur se présentant lui-même comme « **encastré dans la paix compacte de la famille** », d'autant qu'elle a pour elle le nombre (« **Louise** », « **Ginette, Merlandon, le Vétérinaire, l'Oncle** », la profession et l'âge assurant la respectabilité). Dans le premier paragraphe, Hyvernaud se retrouve ainsi seul face à tous : « **Les têtes se tournent vers moi, c'est mon tour** ». La violence familiale éclate dans le discours direct : « **Vous autres aussi, dans vos camps, vous en baviez** », vulgarité du vocabulaire, emploi scandaleux du possessif, mise à égalité de presque cinq années de prison avec les difficultés de l'occupation allemande. Quant à la demande de « **raconter** », elle en devient presque obscène : « **Oh oui, raconte, implore la Famille** ».

Que lui demande-t-on ? Non la vérité bien sûr, mais effectivement une histoire que l'on peut « **raconter** », « **un petit récit** », qui puisse être « **coloré, drôle et crâne en même temps** ». Le choix des adjectifs est révélateur : après la guerre, il ne s'agit plus d'évoquer « **l'humiliation et le désespoir** », il s'agit de les nier : d'abord par l'humour, comme le montre le champ lexical du rire, « **s'amuse** », « **une bonne blague** », « **rigoler** », ensuite par la « victoire » sur l'ennemi. Ce qu'on lui demande de raconter, c'est « **le type qui s'est évadé dans une poubelle** », et non le prisonnier qui comme le narrateur a passé « **cinquante mois en captivité** », formulation qui insiste à l'inverse sur la longueur de l'enfermement carcéral. L'aboutissement de ce travestissement se révèle avec une ironie très amère : tout n'est plus qu'« **une bonne blague de chambrée** », « **une partie de cache-cache** », un « **voyage** », « **une demi-douzaine d'anecdotes** ». Quant au narrateur, sa qualité même d'homme, d'adulte est niée : il est contraint de s'exhiber « **au dessert** », il est sommé de retourner à l'enfance, « **comme le petit garçon à qui on imposait de réciter au dessert « La mendiante »** », de revenir ainsi aux valeurs reconnues de la III<sup>ème</sup> république (Eugène Manuel, Courteline, Déroulède), comme si au final la guerre n'avait pas eu lieu et que tout redevenait comme avant.

On le voit, la violence subie par Georges Hyvernaud est terrible : les souvenirs s'imposent à lui et lui font revivre un passé qu'il ne peut partager avec personne. Mais il est aussi contraint au mensonge, voire à l'exhibition publique, comme si devait se rejouer encore « **l'humiliation et le désespoir** ». La seule échappatoire, ce pourrait être l'écriture, mais il faut bien reconnaître que son ouvrage, La peau et les os n'a pas été beaucoup salué à sa parution. Même si sa situation a été moins terrible, il rejoint à cet égard tous ceux qui, après la guerre de 1939- 1945 ont voulu témoigner des camps de concentration et d'extermination. Peu écoutés par une société résolue à oublier la guerre et à célébrer sa victoire, ils ont souvent été contraints au silence, tant leur expérience se révélait insupportablement dérangeante.